

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE
Au bureau, place du Marché-
Noir, et chez MM. DUBOSSE,
JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires à Saumur.

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.
Saumur. par la poste.
Un an. . . 18f. » 24f. «
Six mois. . 10 » 13 «
Trois mois. 5 25 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Paris, 7 novembre.

Nous n'avons reçu qu'aujourd'hui nos lettres de Constantinople du 25 octobre. Nos correspondants croyaient encore que l'ordre de suspendre les hostilités avait été exécuté, et ils attribuaient cette mesure à l'intervention de l'ambassadeur d'Angleterre. Lord Redcliffe veut paraître avoir tout fait pour conserver la paix. C'est dans ce but qu'il pressa ses collègues de s'unir à lui pour conjurer le Sultan de ne pas engager les hostilités avant de connaître la réponse de l'Empereur Nicolas aux dernières propositions qui lui avaient été adressées simultanément de Londres et de Paris. Après quelques hésitations des ministres de Prusse et d'Autriche, et principalement de ce dernier, qui ne voulait pas avoir l'air de trembler à l'idée de guerre, au point de faire une démarche en quelque sorte humiliante auprès du Sultan, les ambassadeurs se décidèrent pourtant, non pas à remettre une note officielle identique à cet effet, mais à charger leurs premiers interprètes respectifs d'une communication verbale auprès de Reschid-Pacha. Celui-ci, qui s'était entendu avec l'ambassadeur d'Angleterre, n'eut pas de peine à obtenir l'assentiment de son auguste maître à cette suspension d'hostilités, et des courriers, porteurs d'ordres analogues furent expédiés aux séraskiers (généraux en chef) de Roumélie et d'Anatolie. En même temps, on décidait de ne pas faire entrer les flottes à Constantinople, mais de les engager à s'arrêter à Gallipoli, jusqu'à ce que la situation se fût dessinée plus nettement. Abdul-Medjid, assailli de nouveau par mille terreurs, à l'idée d'une lutte sérieuse et prolongée avec son puissant voisin, et, préférant ouvertement la douce mollesse du sérail à la vie nécessairement plus dure et agitée de la caserne de Rami-Ichiflik, où l'étiquette ottomane veut que les Sultans se transportent en temps de guerre, depuis que, à l'instar de leurs ancêtres, ils ne se rendent plus eux-mêmes au quartier-général de l'armée, Abdul-Medjid n'aspire qu'à la paix. Son caractère doux s'accommode fort mal des émotions et des préoccupations qu'entraîne après elle toute situation violente. D'un autre côté les ambitions et les rivalités personnelles des ministres turcs sont plus vivement en jeu que jamais. Depuis que l'on connaît à Constantinople les commentaires du comte de Nesselrode

aux modifications demandées par la Porte, commentaires qui ont si complètement justifié la répugnance de celle-ci à signer la note, le crédit de Reschid a considérablement augmenté au Sérail, ce qui a excité à un haut degré les craintes et les jalousies de Méhémet-Ali-Pacha, principal fauteur de la guerre contre la Russie, et l'on peut être assuré qu'il fera l'impossible pour ruiner le crédit de Reschid. Mais les circonstances rendent celui-ci bien fort, et ses collègues pourront difficilement se passer de lui, tant que la crise durera. Lord Redcliffe, qui exerce sur Reschid une grande influence et auquel revient en grande partie l'honneur de l'habileté, de la sagacité et de la fermeté déployées en cette occasion par le ministre réformateur, a voulu faire sentir à ses collègues de Prusse et d'Autriche son mécontentement du peu d'empressement qu'ils ont mis à ses vues, relativement à la démarche pacifique dont nous avons parlé tout-à-l'heure, et c'est, assure-t-on, sous son inspiration que Reschid-Pacha a adressé à ces deux représentants la note officielle suivante, pour leur annoncer l'entrée des flottes dans les Dardanelles :

Traduction d'une note officielle adressée par la Sublime-Porte aux deux représentants d'Autriche et de Prusse, en date du 18 de mouharrem 1270 (21 octobre 1853).

« Il est de notoriété publique que la Russie, en » violant les traités, par l'occupation des deux Prin- » cipautés, a commis un acte de nature à motiver » la guerre et a obligé la Sublime-Porte de prendre » les armes pour la défense de ses droits, en sus- » citant toutes sortes de difficultés, tandis que le » gouvernement ottoman, dans le désir de mainte- » nir la paix, suivait, au contraire, une ligne de » conduite conciliante et pleine de modération. » En vertu du traité de 1841, les détroits des » Dardanelles et de la Mer-Noire étaient fermés » aux vaisseaux de guerre étrangers; mais l'état de » guerre amené par les actes du cabinet russe a » mis la Sublime-Porte dans la nécessité de s'assu- » rer le bénéfice du droit qui résulte pour elle de » cette convention, et les flottes de la France et » de l'Angleterre, augustes alliées de la Sublime- » Porte, ont été invitées à entrer dans le détroit » des Dardanelles. Les firmans nécessaires ont été » expédiés à ce sujet au gouverneur de ce détroit, » et j'ai reçu l'ordre de S. M. I. le Sultan de don-

ner à Votre Excellence connaissance officielle de » cette résolution, en votre qualité de représentant » de la cour de Prusse (d'Autriche), signataire du » traité précité.

» Je saisis cette occasion pour offrir à Votre Ex- » cellence l'assurance de ma considération la plus » distinguée. Signé : RESCHID. »

Ainsi, en même temps qu'il faisait suspendre les hostilités, lord Redcliffe faisait déclarer par la Porte à l'Autriche et à la Prusse, signataires du traité de 1841, que la Russie, en violant les traités, forçait la Porte à ouvrir les Dardanelles aux flottes des puissances occidentales, ses augustes alliées. Le ton sec et froid de la note ne plaira pas beaucoup à Vienne et à Berlin, car il fait ressortir la différence qu'il y a entre l'attitude prise par les deux puissances maritimes et celle de la Prusse et de l'Autriche. De tout cela il semble résulter que si lord Redcliffe travaille à la paix, il travaille aussi et activement à la guerre.

Nos correspondants attestent que les troupes turques ont montré jusqu'ici une discipline et une tenue dignes des nations les plus civilisées. Pas la moindre injure à qui que ce soit, turc ou chrétien, homme ou femme. Les femmes, qui se cachaient autrefois, en pareille circonstance, remplissent les rues et sont l'objet du plus grand respect de la part de cette soldatesque. C'est donc une justice à leur rendre, les Turcs se comportent dans cette crise d'une manière vraiment digne d'éloges. La Porte s'est attachée à réprimer le fanatisme religieux, et elle y a complètement réussi. C'est pour défendre l'indépendance et l'honneur de leur pays que 400,000 Ottomans ont pris les armes. Ils le savent et en sont fiers, et ils ne marcheront pas moins vaillamment contre l'ennemi que s'il se fût agi de défendre leur religion.

On avait reçu à Constantinople des nouvelles du Daghestan, pays voisin de la mer Caspienne; les belliqueux habitants de ces montagnes avaient, disait-on, taillé en pièces le corps d'armée russe qui avait acheté d'eux 700,000 fr. la faculté d'aller couvrir la frontière menacée par les Turcs.

D'un autre côté, l'intrépide Schamyl, cet Abd-el-Kader encore insoumis du Caucase, a offert 20,000 cavaliers au général Abdi-Pacha, qui peut disposer, en ce moment, à Erzeroum, de 65,000 hommes réguliers, sans compter les tribus curdes et arabes,

FEUILLETON

YVONNETTE.

(Suite.)

Puis ils accrochèrent leurs fusils au-dessus du manteau de la cheminée et vinrent s'asseoir près de moi, tandis que leurs chiens, deux superbes animaux de race écossaise, s'allongeaient sur la plaque chaude du foyer. La fermière parut. Elle vint à ses frères, qui la baisèrent au front tous deux. Seulement il me sembla que le plus jeune avait pour elle une sorte de respect que ne lui témoignait point son frère Jean. Il régnait autour de moi un parfum de mystère qui piqua ma curiosité. Je me promis d'avoir la clef de cette énigme de tristesse que je voyais répandue sur tous ces visages de paysans, alors que chez eux on respirait l'aisance fermière, l'abondance du laboureur. — Mon père, dit Jean tout à coup, en bas breton langue qu'il supposait que je n'entendais point, il me faut prononcer devant vous un nom désagréable à l'oreille d'un Kerden. Le veillard aveugle tressaillit. — Que veux-tu dire ? — Je veux parler d'un Ploërnec. — Maudit soit Ploërnec et sa race, dit rudement le veillard; à l'exception de ceux de la race qui ont Kerden pour ancêtre.

— Ploërnec, continua Jean, le sombre chasseur, marie sa fille dans quinze jours.

Le veillard fit un soubresaut; je vis une pâleur livide envahir le visage d'Yvon, et un cri étouffé échappa à la fermière.

— Avec qui ? demanda le vieux Kerden frémissant.

— Je ne sais pas, dit Jean; c'est un monsieur de Paris qui doit arriver ce soir ou demain.

Tous les regards se fixèrent aussitôt sur moi; je compris que l'on se méprenait et je dis avec empressement :

— Vous vous trompez; je vais à Ploërnec, chez le baron, mais j'y vais pour affaires, et je ne sais rien de ce mariage.

— Ah ! demanda le veillard, vous allez à Ploërnec ?

— Oui, répondis-je, et il faut que j'y sois ce soir. Aussi vous demanderai-je après souper un garçon de ferme pour me conduire.

— Je vous conduirai, moi, dit Jean en m'examinant avec défiance.

Ce regard me donna lieu de penser qu'il suffisait que j'allasse à Ploërnec pour être mal vu à la ferme. Quelle haine sourde existait-il donc entre la ferme et le château ?

Je me promettais de le savoir; et c'était pour cela qu'à tout hasard, j'avais dit que j'allais à Ploërnec. Je connaissais à peine le baron, mais j'étais assuré de trouver chez lui cette hospitalité de plusieurs jours qui m'était néces-

saire pour me mettre à l'abri d'une arrestation. La République commençait; savais-je si elle n'hériterait point des mœurs sanglantes de son aïeule la terreur ?

— Est-ce que vous connaissez Ploërnec ? reprit le veillard dont la voix devint non moins méfiante que celle de son fils.

— A peine, répondis-je; j'ai vu le baron à Paris dans le monde; je me rends chez ma mère, en Vendée, et je suis chargé par le baron d'un message assez pressé.

— Etes-vous Vendéen ? fit Jean dont le visage se rasséna un peu.

— Je me nomme Laurent de L***, répondis-je, je suis le petit-fils du marquis Rouge.

Ces deux noms produisirent un effet magique sur ces trois visages que le nom de Ploërnec avait assombrés. Ils redevinrent calmes, presque rians, et le veillard me dit :

— Puisque vous êtes le petit-fils du marquis Rouge, l'ami, le frère d'armes de mon père, on peut parler devant vous, quoique vous alliez chez Ploërnec.

— Je vous l'ai dit, me hâta-t-il d'ajouter; je connais à peine le Baron.

— Ah ! fit amèrement le vieux Kerden; il est donc baron maintenant ?

— Depuis la Restauration.

— Il fut un temps reprit le veillard, où les Ploërnec étaient de pauvres seigneurs et se trouvaient honorés de manger à la table des Kerden.

qui sont attirées par l'appât du pillage. La levée de boucliers est générale.

Nos correspondants reviennent sur l'élection du patriarche grec et nous apprennent que cette charge n'a coûté au nouvel élu que la somme de 1,500,000 piastres.

Nous avons déjà dit que Safféti-Pacha, ami intime de Riza-Pacha, et qui a été ministre des finances sous le ministère de celui-ci, vient d'être appelé par le Sultan à ce poste important. Safféti-Pacha est, à juste titre, considéré comme celui des hommes d'Etat turcs, qui est le plus versé dans les matières de finances et comme un des plus habiles administrateurs qu'ait jamais eu le trésor ottoman. Son entrée au pouvoir dans les circonstances difficiles du moment est vue avec joie par tous les vrais amis de la Turquie. — Barrier. (Univers.)

On écrit de Bucharest, le 29 octobre, à la Gazette de Breslau :

« Les Turcs ayant occupé depuis quelques jours l'île située vis-à-vis de Kalafat, nous apprenons aujourd'hui qu'ils commencent à établir des ponts de bateaux pour franchir le Danube. Les points sur lesquels ils veulent effectuer le passage sont Giurgewo (Rustjuck) Kalafat, Turna, Sewerin et Kafaresch. Le but des Turcs est probablement de diviser les forces russes et de jeter toutes leurs forces sur un point. Ils se dirigeront probablement vers l'une des ailes de l'armée ennemie plutôt que vers le centre. Les Turcs, après avoir occupé l'île près de Kalafat, ont tiré quelques coups de canon. Mais les Russes n'ont point riposté. Les Wallaques aiment mieux les Turcs que les Russes. Les partisans dévoués des Russes sont en très-petit nombre.

« Les forces russes sur le Danube ne dépassent pas 70,000 hommes.

« On ne voit point venir de nouvelles troupes de la Bessarabie. »

La Bourse de Paris, à l'exemple de celle de Vienne, a montré beaucoup de fermeté aujourd'hui, sur le bruit que les hostilités étaient suspendues sur le Danube.

On a parlé d'ailleurs d'une nouvelle note préparée par l'Angleterre et destinée à préciser davantage la situation de la Russie et même celle de l'Autriche vis-à-vis de l'Europe occidentale. On lit, à cet égard, dans la nouvelle Correspondance prussienne semi officielle :

« La nouvelle se confirme que le Cabinet britannique fait en ce moment une nouvelle tentative pour amener un arrangement entre la Turquie et la Russie. Lord de Redcliffe a reçu pour instruction de communiquer à la Porte-Ottomane un projet de note émané du Cabinet anglais. On a généralement l'espoir que ce projet sera accueilli favorablement à Constantinople et à Saint-Petersbourg.

« La médiation tentée par la Conférence de Vienne a échoué par la raison que la note des quatre Puissances, après avoir été agréée par la Russie, a été modifiée par la Porte-Ottomane qui a refusé de la signer si les modifications n'étaient acceptées. — Pour prévenir le retour d'un pareil inconvénient, le Cabinet britannique a résolu d'adopter une autre marche et de présenter d'abord la nouvelle note au Divan et de ne la communiquer au Cabinet de Saint-Petersbourg qu'après son acceptation par la Porte.

A mon tour, je fis un si brusque mouvement que le vieillard devina ma surprise et continua :

— Tels que vous nous voyez, Monsieur, nous sommes gentilshommes, et de la vieille et bonne roche, croyez-moi. Les d'Avaugour et les Dreux nous appelaient cousins et nous avions notre banc au parlement de la noblesse bretonne, quand les Ploërnec n'étaient que des serfs et des manans.

— Allons ! mon père, interrompit Jean avec dureté, laissez-là vos reminiscences et vos plaintes ; les Ploërnec étaient paysans, ils sont devenus riches depuis un siècle et ce sont de grands seigneurs aujourd'hui ; les Kerden étaient puissants et nobles, ils sont devenus pauvres et ce ne sont plus maintenant que des paysans. Mais ils ont de quoi manger, ils sont toujours gentilshommes. Qu'importe le reste ?

— Ce sont les Ploërnec qui ont ruiné les Kerden ! murmura le vieillard d'une voix sombre.

— Les Ploërnec et les Kerden d'alors sont morts, grommela Jean, et ce n'est point d'eux qu'il s'agit. Ploërnec marie sa fille, voilà ce que je voulais vous dire.

— Puisse-t-elle être heureuse ! fit le vieillard avec émotion.

Je cherchais des yeux la fermière et je la vis pâle et muette, de grosses larmes dans les yeux, au coin le plus sombre de la cuisine que n'éclairaient plus, car il était

D'après tout ce que nous savons du fond et de la forme de la nouvelle note, nous ne doutons pas qu'elle soit acceptée par la Turquie. On a pris en considération toutes les modifications que la Porte-Ottomane avait introduites dans la note antérieure. — Havas.

Les flottes réunies ont, dit-on, reçu l'ordre de s'échelonner le long de la côte Asiatique, de Thérapia jusqu'à Bajakos, Sultanich et Topokalon.

Tafik-Pacha a apporté à Constantinople la réponse du prince Gortschakoff. — Elle est ainsi conçue : « Le Commandant en chef de l'armée d'occupation n'a ordre de son Souverain ni d'avancer, ni d'attaquer, ni d'évacuer les Principautés. » — Havas.

Les journaux de Malte du 2 novembre, reçus à Marseille par l'Alexandre, mentionnent comme un bruit accrédité le 25, à Constantinople, une première rencontre des Russes et des Turcs sur la frontière d'Asie. L'affaire aurait eu lieu non pas près de Batoum, que l'on avait désigné d'abord, mais vers Ciorok-Déré. Le 20 octobre, dit-on, Mastar Bey, officier d'Etat-Major, opérait une reconnaissance dans cette direction, lorsqu'il fut assailli par un feu de mousquetterie russe. Il se hâta de demander du secours à son général, Sélim-Pacha. Celui-ci arriva avec une forte division de troupes régulières et irrégulières, et se trouva en présence d'une colonne de 15,000 Russes sortis de Redout-Kalé et autres postes voisins. Il y eut une bataille, et la victoire resta à la division turque, qui marcha en avant jusqu'à Orel. C'est de là que Sélim-Pacha aurait expédié, par le port de Batoum, un rapport qui a été reçu à Constantinople. — Havas.

Sir Edmond Lyons, commandant en second de la flotte anglaise dans la Méditerranée, est parti le 7 novembre sur le vaisseau à hélice de 90 canons, le Terrible, pour les Dardanelles. — Havas.

« Bayonne, 7 novembre : Hier ont commencé ici les conférences pour la délimitation des frontières entre la France et l'Espagne. » — Havas.

INTÉRIEUR.

Paris, 8 novembre 1853.

En vertu d'un décret impérial, M. le colonel Mesme-Desmarest est nommé premier aide-de-camp de S. A. I. le Prince-Napoléon, et M. Vercoltier son secrétaire des commandements.

EXTÉRIEUR.

BUENOS-AYRES. — Le bateau à vapeur de l'Amérique du sud la Brazilière apporte des nouvelles de Buenos-Ayres du 30 septembre ; de Montevideo du 1^{er} et de Rio-Janeiro, du 10 octobre. Une révolution, a eu lieu le 24 septembre à Montevideo. Le président Gero et divers fonctionnaires publics se sont réfugiés à bord des navires étrangers stationnés dans le port ; le Président est monté à bord d'une frégate française. On a nommé un gouvernement provisoire composé de Frutososa, Rivera, Lavellega et Flores. Le parti révolutionnaire a montré une grande modération ; les affaires allaient comme à l'ordinaire. On pensait à Montevideo que

la nuit, que les reflets rouges de l'âtre.

Puis mon regard se porta sur Yvon, le plus jeune fils du vieux Kerden, et je le vis pâle de nouveau, l'œil chargé de colère et les poings crispés.

— Mon père, reprit Jean, c'est votre petite-fille à vous et notre nièce à nous trois.

— Je le sais. Eh bien ?

— Eh bien ! on la marie à Paris, et c'est le dernier lien qu'elle ait avec nous que l'on brise ainsi.

Sa mère est morte, murmura le vieillard dont la voix se voila soudain de sanglots ; son père est le maître. Que pouvons-nous faire ?

— Je m'y opposerai, moi, dit Jean dont l'œil se dirigea avec une expression farouche vers son fusil.

Alors la fermière s'approcha de lui :

— Jean, dit-elle, c'est la fille de notre sœur, son père doit être sacré.

Mais Yvon se leva à son tour, livide de colère.

— Si Ploërnec mourait dit-il, Rose, nous serait rendue ! elle ne serait plus que Kerden.

— Enfants ! cria le vieillard avec autorité, taisez-vous ! Ploërnec est libre de marier sa fille comme il l'entend. Pauvre petite Rose, ajouta-t-il, tandis que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues ridées, elle ne viendra plus ici, le soir, prendre ma main dans les siennes... elle ne viendra plus nous tendre son front... elle ne viendra plus...

s'il n'y avait point d'intervention étrangère, tout s'arrangerait à la satisfaction de toutes les parties. — Havas.

REVUE DE L'OUEST.

Jedi dernier M. le préfet, accompagné de MM. les membres du conseil de préfecture, a installé M. Salneuve dans ses nouvelles fonctions de directeur de l'école des Arts et Métiers. (Union de l'Ouest.)

Par décret du 25 octobre, M. Perret, lieutenant à la compagnie de gendarmerie de Maine-et-Loire, a été nommé capitaine, en remplacement de M. Houet, admis à la retraite.

Par décret en date du même jour, M. Grange-neuve, lieutenant à la même compagnie, a été nommé capitaine, en remplacement de M. Hawich, mis en non activité ; — et M. Hantson a été nommé lieutenant dans la compagnie de Maine-et-Loire (emploi de nouvelle création).

Dans la relation ci-dessus, que nous empruntons à l'Union de l'Ouest, une erreur s'est peut-être glissée, car nous apprenons que M. Hantson, lieutenant de gendarmerie à Pouancé, est nommé à Melle (Deux-Sèvres) au grade de capitaine dans la même arme. PAUL GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Alexandrie, 5 novembre. — De nouvelles levées militaires s'opèrent en Egypte. Le fils d'Abbas-Pacha a été nommé ministre de la guerre.

Vienne, 8 novembre. — Après avoir traversé le Danube, le 2 et le 3 à Oltenitra, 12,000 Turcs ont été attaqués par l'armée russe. Les Turcs ont conservé leur position, après un combat acharné à la bayonnette qui a duré 3 heures. Les Russes ont perdu beaucoup de soldats, un grand nombre d'officiers, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs. — Havas.

FAITS DIVERS.

Deux importantes maisons de librairie de la capitale se disputent, en ce moment, le droit d'imprimer les œuvres complètes de M. Arago, qui ne forment pas moins de 10 à 11 volumes. Le prix d'acquisition aurait déjà été porté, assure-t-on, à plus de 100,000 francs. Ces œuvres se composeront de toutes les notices et biographies composées par le savant secrétaire perpétuel pour les séances académiques ; des œuvres mêlées, éparses dans tous les *Annaires du Bureau des longitudes*, des mémoires un peu perdus dans les volumineux *in-quarto* de l'Académie, de l'histoire de l'astronomie et, ce qui ne sera pas le moins intéressant, des mémoires sur la jeunesse de l'auteur et les temps qu'il a traversés, plus un choix de sa correspondance avec les notabilités scientifiques de l'Europe. — Havas.

— On lit dans le *Courrier de Lyon*, du 6 novembre : « Hier, la Saône a été le théâtre d'une catastrophe plus funeste et plus douloureuse encore que les précédentes. Vers 4 heures du soir, le bateau à vapeur mono-roue l'Isly, chargé de marchandises, et remorquant deux autres bateaux de transport, avait dépassé la gare de Vaise, et se trouvait presque à

J'entendis un sanglot derrière moi, et me retournant, j'aperçus la fermière, qui s'appuyait, défaillante, à un bahut.

Yvon courut à elle.

— Petite sœur, dit-il, elle ne partira pas, je te le promets... je tuerai Ploërnec plutôt...

Ni Jean, ni le vieillard n'étaient assez près pour entendre les paroles d'Yvon, dont, moi, je ne perdais pas un mot. La fermière répondit tout bas : je ne veux pas ! je ne veux pas ! je veux qu'elle soit heureuse !

— Mais tu ne le connais pas, toi, celui qui...

La pâleur d'Yvon augmentait en parlant ainsi.

— Peut-être l'aimera-t-elle.

Yvon appuya la main sur son cœur :

— Tu me fais mal, dit-il ; ne me parles pas ainsi, petite sœur.

— Allons, enfants, dit soudain le vieillard, voici l'heure du souper ; Yvonne, dresse la table et appelle les bouviers. D'ailleurs, voici M. de L*** qui a fait une longue course et doit avoir faim.

J'avais remarqué que le vieux Kerden s'adressait ordinairement en français à son fils Jean, qui lui répondait dans la même langue, tandis qu'il ne parlait jamais qu'en bas-breton à sa fille et à son jeune fils.

Pendant que je cherchais l'explication de ce nouveau mystère, les valets de ferme entrèrent et prirent place au bas-bout de la table. Le haut-bout, selon le vieil

une égale distance du pont de ce nom et de celui de l'île, lorsque la chaudière a éclaté avec un fracas épouvantable. Les hommes de l'équipage ont été lancés en l'air et ont été mutilés par les éclats de la chaudière : Le bateau a immédiatement sombré, et les colis, futailles et tonneaux de vin, dont se composait le chargement, ont été mis à l'eau et ont flotté au gré du courant. — Il est difficile de savoir quelle a été la cause de ce sinistre, puisque ceux qui y ont joué un rôle actif ou en ont été témoins, ont presque tous péri. Le bruit commun porte le nombre des victimes à 5. Cependant, on n'en cite jusqu'à présent que 3 dont le sort soit bien connu : le patron, qui a été lancé à 60 pieds en l'air par la violence de l'explosion, le chauffeur et le mécanicien tués par les débris de la machine. — Havas.

— Le tremblement de terre à Thèbes et dans les environs n'a pas encore cessé. Un correspondant de la *Gazette de Trieste* dit que les habitants de Thèbes lui ont assuré qu'en mettant son oreille sur la terre, on pouvait entendre un roulement continu semblable à celui d'une canonnade éloignée. Après le tremblement du 18 août, ce bruit se faisait entendre à une lieue de Thèbes; mais à présent, depuis les commotions du 29 et du 30 septembre, c'est sur la place même où la ville est en ruines qu'on peut le percevoir. Le sol tremble continuellement. Par bonheur pour ces malheureux habitants, il fait très-chaud, ce qui leur permet de vivre en rase campagne sous des tentes faites avec des nattes de joncs. La misère serait incalculable si les pluies ordinaires venaient à commencer. Thèbes est une ville de campagne; elle n'a point d'industrie; mais chaque habitant possède, outre une maison, des champs, des vignes, des plantations de coton; c'est pourquoi les Thébains auraient à vaincre des difficultés insurmontables, s'ils devaient aller habiter une autre contrée. (Univers.)

COURS DE LANGUES ANGLAISE ET ALLEMANDE A L'ÉCOLE DE CAVALERIE, FAIT PAR M. ZATWARNICKI.

En ouvrant ses cours, M. Zatwarnicki a exposé à ses intéressants élèves la méthode pratique de son enseignement. Nous reproduisons ici son allocution.

« Messieurs, la langue allemande est parlée par un peuple qui est le confrère et le coopérateur de la France dans tous les grands mouvements de la civilisation chrétienne. L'Allemagne est un vaste terrain historique, où se décident les destinées de l'Europe. Quiconque a l'ambition de servir son pays dans une sphère supérieure, doit savoir cette langue. Elle est encore une langue officielle de l'empire d'Autriche. La partie la plus civilisée de la Russie parle allemand. Aux États-Unis, elle est, après l'anglais, qui est la langue nationale, l'idiôme le plus répandu. Aucune littérature étrangère n'offre autant d'intérêt et de fonds au penseur et à l'homme instruit, que la littérature allemande. C'est aux Allemands qu'appartient principalement l'idée de solidarité entre les nations chrétiennes. Schiller en est le poète philosophe et le chantre incomparable. Sa muse a élevé jusqu'aux régions de la beauté idéale et de la sainteté tout ce qui est, ce qui doit devenir grand et sacré parmi les hommes. La Vierge d'Orléans sera éternellement un poème

français, un chant qui a élevé à une glorieuse popularité la sainte libératrice de la France, que Voltaire avait tirée de l'oubli par une horrible insulte. Il est possible qu'il y ait des moments, où les accents de la Marseillaise ne produiront pas le même enthousiasme, qu'ils ont provoqué tant de fois; mais jamais le Français ne saurait rester froid en entendant le monologue de Jeanne d'Arc de Schiller; cette tragédie du poète allemand est le chant de la vie de la patrie française. Schiller, quoique protestant comme philosophe et comme penseur, est catholique comme poète. Son inspiration est une unité aussi pure que le rayon du soleil.

« Nous parlerons souvent de Schiller, nous le traduirons. Il est facile à comprendre, mais difficile à traduire. J'ai heureusement surmonté cette difficulté, toutes les fois que j'avais devant moi des compatriotes ou des Français. La langue française est la langue de mon âme, comme la France est le pays de mon cœur. — Depuis vingt-deux ans, l'une et l'autre remplacent ma langue maternelle et mon pays natal, qui sont tous les deux ensevelis sous les ruines.

« La langue anglaise, vous le savez, Messieurs, s'étend sur tout le globe terrestre, comme la langue française; car, dans tous les coins de la terre où pénètre la pensée de la France, la langue française l'escorte avec armes et bagages. Partout où l'Angleterre établit, soit son influence puissante et invincible, soit le règne de ses lois glorieuses, la langue anglaise y devient immédiatement officielle, par l'organe de la loi, et dominante, par la Bible et par le journal. La littérature anglaise, Messieurs, est moins animée de l'esprit d'universalité que celle de ce côté et de l'autre du Rhin; mais elle est incomparable par l'énergie de l'inspiration nationale et par la vigueur du génie anglais. La patrie de Schiller et de Goëthe, elle-même, s'incline pleine d'admiration et de respect devant Shakspeare et Walter-Scott.

« Nous apprendrons ces deux langues pratiquement. La pratique est le moyen vital de tout enseignement et de toute étude; l'un et l'autre ne contribuent au progrès de notre intelligence, à la culture de notre esprit et de notre cœur, que par la pénétration vers l'esprit de la vie.

« On enseigne généralement les langues avec la grammaire. Grammaire française, grammaire grecque, grammaire latine, grammaire anglaise, grammaire allemande, etc., etc., et, au bout de 8 ou 10 ans, on finit par ne connaître aucune langue, et par ne savoir dire, en langue maternelle, que des phrases péniblement et douloureusement apprises par cœur, par ne faire parler qu'un langage stéréotypé. Ce système d'apprendre par cœur est mortel pour l'intelligence; il ossifie le cerveau et en fait une mécanique et par fois une locomotive. La mémoire des enfants doit être exercée par tout ce qui charme et amuse leur intelligence; la mémoire des jeunes gens ne doit pas être chargée matériellement avec la nomenclature interminable de mots et de règles sans fin, mais enrichie par tout ce qui intéresse l'intelligence, par tout ce qui préoccupe l'esprit. Or, les déclinaisons, les conjugaisons, ou les cinq cents vers copiés, appris, récités et couronnés de lauriers à la distribution des prix, ont-ils jamais charmé l'esprit, intéressé ou préoc-

cupé une intelligence quelconque? Non, tout cela, du reste, appris aujourd'hui, s'oublie en grande partie demain. Et plus tôt c'est oublié, plus c'est heureux, car le bon sens est moins troublé dans ce cas.

« Rien n'effraie plus que la grammaire. Et pourtant l'étude des langues est d'un attrait puissant. L'homme se sent vivre autant de fois qu'il parle plus de langues. Vouloir apprendre une langue la grammaire en main, est la même chose, que de prétendre connaître un pays en apprenant les noms de ses villes. Que diriez-vous, Messieurs, si l'on voulait vous enseigner à monter à cheval, sans le cheval, c'est-à-dire par cœur? Que dirait-on d'un individu qui s'occuperait à tisser des sacs, et à faire des caisses, avant d'avoir de l'argent, qu'il compterait y mettre? La grammaire c'est le sac, c'est la caisse vide, c'est encore l'équitation sans le cheval.

« C'est à ce grammatical système d'apprendre par cœur, appliqué à toutes les études, qu'il faut attribuer le dessèchement de l'âme (*Witheredness*) qu'on a improprement appelé du nom d'athéisme. Car où avez-vous jamais vu ou entendu que, quelque part, on aurait enseigné à la jeunesse de ne pas croire à Dieu, de ne pas lui adresser des prières, de ne pas lui demander la consolation dans l'affliction et la tristesse? — Les langues ne sont pas des cadavres — elles sont la vie, et une vie sans limites. Il faut puiser peu à peu cette vie dans sa source infinie, en lisant, en comprenant ce qu'on lit, en écoutant ceux qui parlent et en parlant ensuite soi-même.

« Montaigne dit, qu'il n'a jamais su ce que c'était qu'un substantif ou un adjectif: et pourtant il connaissait les langues antiques mieux qu'une académie tout entière de licenciés et de bacheliers ès-lettres. C'est probablement une malice de l'illustre gentilhomme philosophe, et un sarcasme sous lesquels il avait voulu accabler les grammairiens de son temps et ceux du nôtre.

« Nous n'allons pas pratiquer sa maxime anti-grammaticale à la lettre; nous apprendrons l'art de bien parler, c'est-à-dire la grammaire, dans la langue que nous parlerons chaque jour un peu plus et un peu mieux que la veille. »

M. VICTOR PIAULT, médecin-dentiste de l'École de médecine de Paris, professeur de pathologie et de prothèse dentaire à l'École secondaire de médecine du département de la Marne,

Ci-devant à Paris, rue du Dauphin, en face les Tuileries, que des intérêts de famille forcent à habiter la Touraine, se propose d'ici quelque temps de venir passer quelques jours à Saumur. Aussitôt son arrivée, nous ferons connaître son adresse par la voie de notre journal. (675)

ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE. L'instruction qui accompagne ces dentifrices, fait connaître que leur savant auteur les a composés pour être substitués aux dentifrices ordinaires, qui, pour la plupart, sont acides et ne blanchissent les dents qu'en altérant leur émail. Les hommes les plus compétents en conseillent l'usage comme étant toujours utile et ne pouvant jamais nuire. — Dépôt rue Saint-Honoré, 154, à Paris, et dans toutes les villes.

PILULES de carbonate ferreux de VALLET, approuvées par l'Académie Impériale de médecine. — D'après le rapport, cette préparation est inaltérable, aussi les médecins lui donnent-ils la préférence pour fortifier les tempéraments faibles et lymphatiques, pour guérir les pâles couleurs, et dans tous les autres cas où les ferrugineux doivent être employés.

Pour se garantir des contrefaçons, il faut s'assurer que chaque flacon porte sur l'étiquette la signature Vallet, inventeur à Paris, rue Caumartin, 45.

PASTILLES de BARRESWIL (au Tannate de Quinine) approuvées par l'Académie Impériale de médecine.

Dans les convalescences, et pour fortifier les constitutions débiles, les médecins les conseillent comme le tonique par excellence. Voir l'instruction qui les accompagne.

Les Pilules de Vallet, et les Pastilles de Barreswil, se trouvent:

A Angers, chez M. MÉNIÈRE, ph.; Beaufort, MOUSSU, ph.; Chalonnes-sur-Loire, GOY, ph.; Châteauneuf-sur-Sarthe, HOSSARD, ph.; Cholet, BONTEMPS, ph.; Saumur, BRIÈRE, ph.; Saint-Florent-le-Vieil, MAUSSON, ph. (673)

BOURSE DU 8 NOVEMBRE.

4 1/2 p. 0/0 hausse 03 cent. — Fermé à 100.

3 p. 0/0 hausse 30 cent. — Fermé à 74 35.

BOURSE DU 9 NOVEMBRE.

4 1/2 p. 0/0 baisse 15 cent. — Fermé à 99 85.

3 p. 0/0 baisse 33 cent. — Fermé à 73 80.

usage féodal, était réservé aux maîtres.

Le repas fut silencieux. Yvonne seule adressa quelques mots indispensables à une fille de ferme qui l'aidait dans le service, et toujours en bas breton, ce qui me donna lieu de penser qu'elle ne savait point le français.

Vers la fin du repas, Jean me dit :

Je vais faire seller votre cheval, je vous accompagnerai jusques à un quart de lieue de Ploërnec. Il fera clair de lune, et, quoique les chemins soient mauvais, vous y serez dans deux petites heures.

Jean donna des ordres, et on brida ma monture.

— Monsieur de L***, me dit alors le vieillard, votre grand-père le marquis Rouge, de vaillante mémoire, était l'ami de mon père; votre père et moi avons bravement combattu tout jeunes, à leur côté, au temps de la chouannerie. Laissez-moi vous exprimer la satisfaction que j'éprouve de vous avoir reçu sous le toit de la dernière propriété des Kerden, et le regret que je ressens de vous en voir partir aussi vite.

— Je m'arrêterai quelques jours à Ploërnec, monsieur de Kerden, répondis-je, et avant de m'éloigner je reviendrai vous voir.

Le vieillard me serra affectueusement la main, et nous nous levâmes Jean et moi.

En ce moment, un valet que je n'avais point vu encore entra et vint à Jean :

— Le monsieur de Paris est arrivé, dit-il.

Je vis la fermière tressaillir.

— Est il jeune? demanda Jean tout bas.

— Trente-cinq ans, répondit le valet.

Le valet avait une tournure militaire que déjà j'avais remarquée chez Jean; il portait comme lui de longues moustaches, et il s'exprimait en français.

— Sais-tu son nom? reprit Jean.

— Oui, il se nomme M. Hector Lambesc.

Tout cela était dit à demi-voix et en français; la fermière ne parlait que le bas breton; mais à ce nom de Lambesc, je la vis chanceler et porter la main à son cœur, comme si elle eût reçu un coup mortel.

Yvon était sombre et farouche. — Yvon ne vit rien; Jean causait avec le valet; le nom prononcé lui était sans doute inconnu. — Moi seul avais vu l'affreuse pâleur de la fermière, — et l'énigme si embrouillée, se compliquait encore.

— Allons, me dit Jean en prenant son fusil et sifflant les chiens, venez de L***, la lune se lève, et il fait beau. Partons.

Il était sept heures du soir quand je mis le pied dans l'étrier, et, selon toute apparence, je devais être à Ploërnec deux heures après.

(La suite au prochain numéro.)

P. GODET, propriétaire-gérant.

A VENDRE

OU A LOUER
Pour entrer en jouissance à la Saint-Jean 1854,

Une MAISON, appartenant à M. Ludovic Boussiron, située à Saumur, quai de Limoges, consistant en magasin, chambres, cabinets et caves, joignant M. Gauffreteau.

S'adresser à M. Joseph PINET, propriétaire à Saint-Lambert, ou à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (674)

A VENDRE

DE GRÉ A GRÉ,

Ou par Adjudication,

Le 27 novembre 1853,

UNE

BONNE HORLOGE DE PAROISSE
ET UNE BELLE CLOCHE

Pesant 100 kilogrammes, appartenant aux héritiers Hillaire.

Pour voir ces objets, s'adresser, à Gennes, à M^e LEBRETON, notaire. (660)

SEULE VÉRITABLE

EAU DE BOTOT

Pour les soins journaliers de la bouche et la conservation des dents

Cette eau, approuvée par l'Académie de médecine, doit sa supériorité sur tous les autres dentifrices, à la réputation européenne dont elle jouit depuis près d'un siècle. Elle a les qualités de fortifier les gencives, raffermir les dents, les entretenir blanches et saines, d'en arrêter immédiatement les douleurs et d'en fixer la carie; elle donne à l'haleine une odeur suave et agréable. Chaque flacon doit être revêtu d'une étiquette portant la signature M. S. BOTOT. (Se méfier des contrefaçons.)

POUDRE DENTIFRICE d'un goût et d'un arôme exquis pour employer avec l'eau de Botot.

Fabrique à Paris, rue Coq-Héron, n^o 5. Dépôt à Saumur, chez MM. BALZEAU et PISSOT. (523)

A VENDRE

DEUX MAISONS se tenant, ayant chacune: boutique, cave, chambres, greniers, etc., situées à l'entrée de la rue de la Tonnelle, près la place de l'Hôtel-de-Ville.

S'adresser à M. LEROY, rue du Petit-Maure, ou à M. BEAUDOUX-LEROY, rue St-Jean, ou encore à M. PINET, rue Beaurepaire.



MINISTÈRE DE LA GUERRE.

VENTE

DES ISSUES,

Provenant des services des subsistances militaires dans la place de Saumur.

Le 12 novembre 1853, il sera procédé, à une heure de relevée, dans l'une des salles de la mairie, en présence de M. le sous-intendant militaire et de M. le receveur des domaines, à l'adjudication à l'extinction des feux des différentes issues à provenir pendant l'année 1854, de l'exploitation des services des subsistances militaires dans la dite place de Saumur;

Ces issues se composent de:

Son,
Brais de four,
Graines de foin,
Débris de luzerne et de paille,
Fumiers provenant de résidus de fourrages.

On peut prendre connaissance du cahier des charges dans les bureaux de M. le sous-intendant militaire.

Saumur, le 25 octobre 1853.

Le sous-intendant militaire,
RÉQUIER. (647)

ADJUDICATION

Le dimanche 27 novembre 1853, à midi, en l'étude de M^e LEBRETON, notaire à Gennes les-Rosiers,

DE DIVERS IMMEUBLES

Dépendant des successions de M. et M^{me} Hillaire.

Situés commune de Gennes:

Maisons d'habitation, vastes jardins y tenant pouvant être facilement vendus comme emplacements pour bâtir, par leur position au centre même du bourg; moulin à eau monté à neuf, moulin à vent, caves à cheminée, belles pièces de prés, terres, vignes et bois, le tout à la proximité du bourg.

Sera aussi vendue une maison, au canton de Chappe, en Longué, avec jardin et terre y tenant.

S'adresser, pour tous renseignements:

1^o A Gennes, en l'étude de M^e LEBRETON;

2^o Et à Saumur, en l'étude de M^e LEROUX, notaire, où on trouvera des affiches. (659)

LEÇONS D'ANGLAIS

EN VILLE — RÉPÉTITIONS AU COLLÈGE.

S'adresser, au Collège, au Professeur d'anglais (natif d'Angleterre).

M. BYGRAVE

M^e-DENTISTE

(MAISON DORÉE)

3, RUE LAFFITTE, A PARIS

Se charge d'ORTHODONTISME (redressement des dents) et de toutes autres opérations difficiles de la bouche. Il perfectionne ou échange les dents et dentiers artificiels mal ajustés. (656)

A LOUER

Pour Noël 1853 ou Saint-Jean 1854,

Rue du Marché-Noir,

PORTION DE MAISON

Avec MAGASIN.

S'adresser à M. GODET, imprimeur.

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

EN VENTE, chez JAPAUD, libraire à Saumur:

TAILLE DES ARBRES

EN

ESPALIER ET EN PYRAMIDE

Par URSIN VASSEUR, de LISIEUX,

NOUVELLE MÉTHODE

Qui lève toutes les difficultés de l'Arboriculture.

D'après ce système, les Arbres, en 2 ans, ont une charpente que l'on n'établirait pas en 7 ans, d'après les principes ordinaires.

La précision est jointe à la clarté; en une heure, à l'aide des gravures, on peut lire et comprendre cette Méthode si imminemment avantageuse.

ATTESTATION.

Le Maire de la ville de Lisieux certifie que les Arbres de M. VASSEUR sont admirables et chargés de fruits, et que les grands avantages qu'il attribue à son système ne sont nullement exagérés.

Lisieux, 3 Août 1853.

THILLAYE-D'HEUDREVILLE, adj.

PRIX DE LA MÉTHODE: 2 FR. 50 CENT.

LE VOLEUR

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

CABINET DE LECTURE

SIX NUMÉROS PAR MOIS

Romans. — Nouvelles. — Voyages. — Articles de mœurs. — Revue des Arts et des Lettres. — Esquisses biographiques. — Chronique du monde, des Salons et des Modes. — Théâtres. — Bulletins dramatiques. — Variétés et Mélanges. Faits divers des cinq jours.

Le VOLEUR-CABINET DE LECTURE a vingt-six ans d'existence. Il est le doyen des journaux littéraires, le plus important et le plus complet.

Il paraît tous les cinq jours. Chaque numéro contient la matière de deux volumes in-octavo ordinaire, soit plus de cent volumes par année.

Il a pour collaborateurs l'élite des écrivains français et étrangers et les artistes les plus éminents. On y voit briller des noms comme ceux-ci:

Guizot, de Lamartine, de Barante, Georges Sand, Thiers, Sainte-Beuve, Léon Gozlan, Saint-Marc Girardin, Mignet, Jules Janin; Mérimée, Alphonse Karr, Paul de Musset, Eugène Guinot, Amédée Achard, Fiorentino, Pierre Zaccane, Jules Lecomte, Adolphe Adam, Henri Herz, Amédée de East, Henri Monnier, Arsène Houssaye, Albéric Second, Castil-Blaze, Paul Féval, etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Un an, 44 fr. — Six mois, 23 fr. — Trois mois, 12 fr.

Les abonnements ne commencent que le 1^{er} de chaque mois.

BUREAUX ET ADMINISTRATION: RUE SAINTE-ANNE, N^o 9, A PARIS.

L'AGRICULTURE, bulletin commercial-agricole.

COURRIER DES HALLES — ÉCHOS DES MARCHÉS.

Cours officiels et authentiques de toutes les denrées et marchandises.

Rédacteur en chef: M. JACQUES VALSERRES.

PRIX DE L'ABONNEMENT: Edition quotidienne, un an, 28 fr. — Edition semi-quotidienne, un an, 18 fr. — On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.

Le Journal est adressé gratuitement à l'essai à toutes les personnes qui en font la demande par lettres affranchies.

NOUVEAU JOURNAL

DES

CONNAISSANCES UTILES

ENCYCLOPÉDIE MENSUELLE.

Agriculture. — Horticulture. — Arts et Métiers. — Découvertes. — Sciences. — Beaux-Arts. — Cultures industrielles. — Animaux domestiques. — Économie rurale et domestique. — Jurisprudence et Médecine usuelles. — Variétés littéraires. — Biographies. — Voyages, etc., etc. — Lectures de la famille. ON S'ABONNE, aux Messageries, chez les Libraires, et préférablement en envoyant franco un mandat de poste, ou un mandat à vue timbré sur Paris, à l'ordre de M. l'administrateur du Nouveau Journal des Connaissances Utiles.

ORNÉ DE GRAVURES

DANS LE TEXTE,

Publié avec le concours de plusieurs Savants et Hommes pratiques,

SOUS LA DIRECTION DE

M. JOSEPH GARNIER

Professeur à l'École impériale des Ponts-et-Chaussées.

BUREAUX:

RUE DE PROVENCE, N^o 3

Un numéro le 10 de chaque mois à partir du 10 Mai

Chaque numéro se compose de 2 feuilles in-8^o à 2 colonnes, contenant la matière de 4 feuilles.

Un an, Départements, 7 fr. 50

Vu pour légalisation de la signature ci-contre

En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné